

Deux font Un



Gaston April

Chapitre Un : L'étranger

En notre petit village, il n'est pas coutume de parler à des étrangers d'un autre continent. Nous les craignons beaucoup car ils sont étranges. Il s'en faut de peu que les habitants du village voisin soient considérés quelquefois comme tels, alors imaginez ceux d'un autre continent. Souvent, ces gens se présentent chez-vous affublés de vêtements bizarres, que l'excentrique du village aurait été incapable de porter. Et que dire des mots tout aussi curieux qu'ils utilisent pour s'exprimer et ce avec un accent épouvantable qui rendent ces mots incompréhensibles pour toute personne normalement constituée.

Il y a de cela quelques années, nous reçûmes la visite d'un tel étranger. Il s'était arrêté à la première maison du village pour s'enquérir du lieu de la résidence du curé. Mal lui en pris, les habitants de la maisonnée prirent peur, s'enfuirent par l'arrière et surveillèrent du fond de la cour son départ de leur maison. Notre étranger, loin de se laisser décourager par cette réception se rendit chez le second voisin.

Il faut savoir que notre village ne comporte qu'une seule rue et malgré l'absence de moyens de communication rapides, tout le village connaissait déjà la présence de l'étranger. Tous étaient curieux de connaître les raisons de sa présence.

Les résidents de la deuxième maisonnée étant un peu plus courageux, le voyant arrivé, décidèrent de l'attendre tout en prenant quelques précautions. C'est ainsi que la maîtresse de maison, bien campée sur ses talons, se présenta à lui du haut de l'escalier extérieur, celui qui mène à la porte d'entrée avant. Pendant ce temps, son mari s'installa à l'abri, derrière la porte, tenant dans ses mains tremblantes le fusil qui lui avait servi à tuer un ours énorme il y a de cela quelques mois.

La pauvre femme ne comprenait pas un mot de ce que disait l'étranger. Elle lui demanda de répéter trois ou quatre fois sans résultat. L'étranger constatant lui aussi la difficulté de la situation, ajouta quelques signes à ses mots. C'est de même qu'elle pu lui expliquer l'endroit qu'il recherchait. Le mari n'eut pas besoin de son fusil et en fut fort heureux.

L'étranger se remit en route et longeant toutes les maisons, il put y apercevoir un visage à chaque fenêtre. Il n'était pas impressionné par cette curiosité. Il avait l'habitude. Il n'en était pas à son premier voyage en un pays loin-

tain. Et à chaque fois, il en était ainsi lorsqu'il devait se rendre dans de petits villages.

Il s'arrêta devant la plus grande maison du village. On aurait pu penser qu'il s'agissait de l'hôtel. Mais c'est à la maison du curé qu'il était et c'est madame curé qui le reçut sur le perron. Elle tenait dans ses mains le balai qui lui servait à nettoyer les marches de l'escalier. Elle l'attendait de pied ferme.

Madame curé avait la réputation d'être une femme robuste que même l'homme fort du village n'osait provoquer. Elle avait hérité de la force et de la taille de sa mère et soyez assuré que l'une et l'autre ne lui faisaient pas défaut.

Du pied de l'escalier, l'étranger demanda à voir monsieur le curé. Madame curé, étant plus éduquée que le villageois moyen, éprouva moins de difficultés à comprendre les propos de l'étranger.

— Et pour quel motif, lui demanda-t-elle ?

L'homme un peu hésitant, lui répondit que c'était pour une affaire personnelle et qu'il avait une enveloppe à remettre au curé du village.

— D'où venez-vous, lui demanda-t-elle sans gêne ?

Bien qu'il considérait la question impertinente, il y répondit de bon cœur.

— J'arrive d'un pays étranger...

Sans lui laisser le temps de terminer sa phrase, elle ajouta :

— Vous ne m'apprenez rien, c'est bien évident. Les vêtements que vous portez et les mots qui sortent de votre bouche ne sont pas d'ici. De quel pays, ajouta-t-elle ?

Elle avait besoin de plus de précisions. Elle tenait à s'assurer que monsieur le curé ne courait aucun danger à le recevoir.

— De la Belgique.

— Et c'est où ça, la Belgique ?

Constatant par cette dernière question que madame curé n'était pas très instruite en géographie et lui connaissant bien celle du Québec, il lui répondit que la Belgique est un petit pays voisin de la France.

— Ah la France, bien sûr que je connais la France. C'est un vieux pays. Êtes-vous aussi un vieux pays ?

— Oui, madame.

Elle avait examiné les mains de l'étranger et de toute évidence, ses mains n'avaient pas la pratique du travail manuel. Elles étaient tellement belles et soyeuses que madame curé se demanda si elles avaient déjà travaillé.

— Et que faites-vous comme travail ?

Notre visiteur commençait à perdre patience. Il trouvait la dame bien impertinente, mais il ignorait toutes les responsabilités dévolues à un tel personnage. Il ne savait pas qu'en notre village, madame curé s'était sacrée grande protectrice du curé. C'est pourquoi, tous les visiteurs devaient d'abord franchir le barrage de son interrogatoire pour se rendre jusqu'au curé. Il est bien certain que les habitants du village bénéficiaient d'un questionnaire allégé. Elle les connaissait tous. Elle leur posait quelques questions uniquement pour la forme et surtout pour bien affirmer sa réputation de gardienne.

— Je suis huissier, madame.

— Je n'ai jamais entendu un mot pareil.

Il n'en fallait pas plus pour augmenter la cote de sécurité à imposer à notre visiteur.

— Et qu'est-ce que ça fait un huissier ?

À bout de patience, il répondit que le huissier est semblable au postier. Il apporte des nouvelles, quelquefois bonnes mais plus souvent mauvaises.

— Et pourquoi alors le postier n'est pas venu lui-même ?

— Parce que la nouvelle que j'apporte vient de loin et qu'elle est en partie contenue dans cette enveloppe que voici.

— Et l'autre partie ?

— Je dois la transmettre verbalement à qui de droit. Dans les circonstances, c'est votre curé qui doit entendre ce qui n'a pas été écrit.

Madame curé avait posé toutes les questions possibles de son répertoire. Elle ne savait plus que dire. Elle ne pouvait le laisser entrer sans avoir un aperçu de la nouvelle que recevrait son curé.

Il est bien certain qu'elle avait maintenant la certitude de la qualité du visiteur. Mais son intérêt n'était plus la sécurité, la curiosité avait pris le dessus. Elle voulait absolument connaître les motifs de cette visite.

C'est alors que lui passa par la tête une idée que normalement une servante de curé ne devrait jamais avoir. Elle hésita un peu mais pas assez longtemps pour bien peser toute la gravité du geste.

— Monsieur le curé s'est absenté. Vous pourriez me confier votre message et votre enveloppe, je les lui transmettrai avec plaisir.

Notre huissier en a vu d'autres. Il a bien deviné le stratagème et loin de se laisser prendre, il décide de jouer le jeu.

— Rassurez-vous madame, je viens de l'apercevoir à l'arrière de la maison. Il a sûrement oublié de vous informer de son retour.

La pauvre femme était désespérée. Elle ne savait que faire. Il n'était pas question pour elle d'utiliser son autorité proverbiale ou d'exiger comme elle l'avait en quelques circonstances extraordinaires que le visiteur fasse connaître l'objet de sa visite sans quoi elle ne l'introduirait pas auprès de monsieur le curé. Elle commençait à se demander si les circonstances pouvaient être qualifiées d'extraordinaires. Plus elle y réfléchissait et plus elle trouvait que l'autorité serait de mise : un étranger, huissier de surcroît, d'un vieux pays et qui apporte une enveloppe contenant un message secret...

Elle n'en pouvait plus. Alors qu'elle allait ouvrir la bouche pour réclamer la vérité, elle se ravisa. Si son autorité est reconnue dans son village, il est peu probable qu'elle le soit au-delà des frontières de celui-ci et l'étranger ne s'en trouverait pas impressionné. Elle risquait de perdre la face. Il n'en était pas question. Elle décida de changer de tactique.

Empruntant un ton mielleux (*se disant qu'il en serait fait de sa réputation si un villageois l'entendait*) et voulant se montrer agréable, elle prétendit que si monsieur le curé était de retour sans l'avoir informée, c'est qu'il avait décidé de faire une petite sieste.

— Vous le savez peut-être : notre curé n'est plus très jeune et il lui arrive souvent de faire la sieste en milieu de journée. Il est sûrement allongé et il n'apprécierait pas se faire réveiller avant de l'avoir complétée, même par le plus important des étrangers ayant traversé ce village depuis les trente dernières années.

De toute évidence, cette femme ne lâcherait pas prise se dit le huissier (après tout, elle a peut-être la permission du curé pour connaître les motifs de tout visiteur de vouloir le rencontrer).

Comme il se préparait à divulguer les motifs de sa visite, le curé se présenta dans l'embrasure de la porte. À voir son air, il avait certainement entendu les derniers moments de leur conversation.

Mais madame curé, loin de se laisser décontenancer, encaissa le regard du curé et enchaîna.

— J'allais vous prévenir de la visite de cet étranger, monsieur le curé. Ce monsieur arrive de très loin et il est certainement très fatigué. Si vous êtes d'accord, nous pourrions l'héberger pour le repas du soir et la nuit !

— (Pas question de passer la nuit dans la même maison que cette femme. Elle est bien capable de verser une potion qui me ferait parler pendant mon sommeil).

J'apprécie votre grande générosité mais je me vois au regret de décliner votre invitation. Je suis attendu en soirée chez des amis que j'ai vus il y a fort longtemps. Il serait très impoli de ne pas me présenter.

Un léger soupir de soulagement, à peine perceptible, jaillit de la poitrine du curé. Pendant ce temps, le visage de madame curé tourna au rouge avant de devenir complètement violacé.

— Très bien dit-elle. Si monsieur le curé est prêt à vous recevoir maintenant, qu'il en soit ainsi.

(Grand-père me semblait fatigué. Voilà maintenant plus d'une heure qu'il parlait en faisant ici et là quelques pauses que j'appréciais grandement. Il ouvrit les yeux, cela signifiait qu'il en avait assez dit pour cette première séance. C'est vrai, je ne vous ai pas dit que grand-père raconte les yeux fermés. Un jour qu'il avait un petit verre dans le nez, j'osai lui demander pourquoi. Il me répondit qu'il avait rencontré un grand conteur irlandais qui lui aussi fermait les yeux pendant qu'il contait. Le conteur lui avait alors expliqué la technique et grand-père, après quelques essais infructueux, en arriva à la pleine maîtrise. Il m'expliqua qu'en fermant les yeux, les images lui viennent comme s'il était présent à l'époque et sur les lieux de l'histoire qu'il raconte. Pour ma compréhension d'enfant, il ajouta que tout se passe dans sa tête comme les images qui se présentent sur l'écran de cette invention qu'on appelle télévision.

Quoiqu'il en soit, j'étais ravi de la décision de grand-père de reporter la suite. J'avais la tête pleine et je me devais de courir à la maison pour prendre des notes avant de tout oublier).

Deux font Un

PAR GASTON APRIL

Il nous arrive parfois de lire un récit et de s'interroger sur la part de fiction et de réalité qu'il renferme. Un passage qui nous apparaît des plus réels appartient à la fiction et un autre qui nous semble tiré de l'imaginaire est véridique.

Ainsi en est-il de *Deux font Un*: le récit d'une quête de l'âme.

À travers les expériences de la vie, nos héros sont amenés à dévier du chemin de vie qu'ils croyaient leur être dédié pour écouter l'appel pressant de leur âme. C'est ainsi qu'ils auront l'occasion de rencontrer des êtres extraordinaires qui leur feront découvrir la raison d'être de l'humanité et les moyens pour en faire l'expérience.

Un périple qui débute à la fin du XIX^e siècle pour se terminer au milieu du XX^e siècle et que chacun parcourt à sa manière, hier, aujourd'hui et demain.

Gaston April fait la lecture du livre de Paramhansa Yogananda «Autobiographie d'un YOGI» et y trouve une réponse à la question qui se présente, un jour ou l'autre, à l'esprit des humains.

Cette lecture le conduit à la pratique du Kriya Yoga de Babaji et de fil en aiguille à une rencontre avec les écrits de Sri Aurobindo qui révèlent une pensée au-delà de toute pensée.

À la suite d'un voyage en Inde l'idée de ce livre germe dans son esprit. Deux ans lui ont été nécessaires pour produire ce que vous tenez aujourd'hui entre vos mains.

